

Schopenhauer : d'une actualité à l'autre...

Réflexion philosophique à partir de l'allocution de commémoration
de la mort de Schopenhauer par Max Horkheimer, le 21 septembre 1960,
à l'université Goethe de Francfort sur le Main¹

de Marie-José Pernin (Paris)

Introduction

La conférence de Max Horkheimer est centrée sur *l'actualité* problématique de Schopenhauer auquel s'adresse son hommage sincère. La position éminente du philosophe dans l'histoire de la philosophie annonce le péril qui menace la philosophie en général... et même la civilisation. Paradoxalement, Schopenhauer sera loué pour ses refus et sa métaphysique « négative » qui donne à sa philosophie un caractère « désenchanté », sans qu'on puisse pour autant la considérer comme « philosophiquement résignée »². La mystérieuse positivité de la vérité, sans support quelconque, se détache sur ce fond sombre, elle invite le courage à se mobiliser contre « l'éternité impitoyable »³, justement parce qu'elle ne promet rien et qu'elle ne justifie pas le réel tel qu'il est.

I – La très problématique actualité de Schopenhauer

L'actualité peut être entendue comme une gloire posthume. A la lumière de la propre doctrine de Schopenhauer sur l'histoire, Horkheimer remarque que la gloire posthume n'est pas toujours accordée au mérite, et qu'elle peut être parfois dangereuse comme dans le cas dramatique de Nietzsche. Quant à la gloire décernée par les contemporains, elle risque d'être fugace ou d'affaiblir la portée d'une œuvre réduite à servir les intérêts particuliers du moment. En ce sens, Schopenhauer ne fut pas actuel et tant mieux !... Le bilan de l'actualité de Scho-

1 L'allocution de Max Horkheimer est intitulée : « Die Aktualität Schopenhauers » (publiée pour la première fois par A. Hübscher dans le XLII^e *Schopenhauer-Jahrbuch*, jusqu'ici non traduite en français. Nous l'avons traduite). Les citations renvoient au texte de l'allocution tel qu'il est publié dans l'ouvrage *Über Arthur Schopenhauer*. Hrsg. v. Gerd Haffmans, Zürich, Diogenes 1978. De plus, le texte allemand original des citations est donné en notes avec indication de la page : S. ...

2 S. 161 : « Sie ist nüchtern, ohne philosophisch resigniert zu sein. »

3 S. 162 : « Die umbarmherzige Struktur der Ewigkeit ».

openhauer s'avère négatif, si l'on entend par actualité l'inscription dans le présent historique : Schopenhauer est *inactuel* comme Nietzsche l'a si bien dit dans la *III^e Considération inactuelle*⁴, qu'il lui a consacrée.

A moins que, comme Horkheimer nous le suggère, l'actualité véritable de Schopenhauer ne consiste en ce qu'il a vu clair au « *cœur de l'histoire* »⁵ qui bat au rythme de la volonté elle-même. Schopenhauer n'a pas expliqué l'histoire toujours pleine de hasard et de contingence, pas plus qu'il ne lui a donné sens, ni direction, progressive ou régressive. Il a montré dans son fidèle miroir *ce qui meut l'histoire*, quelles que soient ses variantes : le non-historique, à savoir cette avidité démesurée, la volonté de vivre, cette réalité indélébile qu'on trouve en soi (originalité de Schopenhauer), caractérisée comme appétit insatiable de jouissance et de bien-être, sans cesse renaissant, qui meut tous les êtres jusqu'aux hommes. Donc, « besoin et effort illimité toujours de nouveau enflammé forment le contenu de l'histoire et déterminent la conduite de l'homme vis-à-vis de la nature »⁶. Il en résulte que, sur la scène mondialisée, le combat entre les hommes, individus *et groupes* – Horkheimer le souligne –, a fait rage et s'est intensifié toujours plus sous la forme d'une concurrence acharnée, généralisée, pour obtenir plus de biens, de terre, mais aussi plus d'espace aérien. Les nations, particulièrement, se sont engagées « dans une course à fond de train vers leur propre puissance »⁷. Les guerres sont devenues toujours plus meurtrières. Il y a donc un éternel retour et même une accentuation inquiétante (cf. Clausewitz, *De la Guerre*) durant les 100 années qui ont suivi la mort de Schopenhauer. Par conséquent, la philosophie de Schopenhauer se confirme et *s'actualise pleinement*, au sens aristotélicien de passage du virtuel à l'actuel.

Les espoirs qu'on pouvait mettre dans le progrès ont été complètement déçus. Or Schopenhauer n'avait jamais cru au progrès de l'histoire. Non pas que Schopenhauer ait nié en son temps le progrès technique, économique, social : il a bien prévu, plus précisément que la plupart des économistes nationaux de son temps « le remplacement de la partie de loin la plus grande du travail manuel : le travail corporel pénible surtout »⁸. Mais sa lucidité avait anticipé dès le début les conséquences de ces progrès : « l'abandon aveugle à l'impulsion du mouvement en avant, *le contrecoup* sur le paisible cours des choses, je voudrais dire la dialectique d'un tel progrès »⁹. Mais justement cet abandon *aveugle* exprime la volonté qui

4 Nietzsche, Friedrich: *SW, Kritische Studienausgabe* 1. Hrsg. von Giorgio Colli und Mazzino Montinari, dtv/de Gruyter: *Dritte unzeitgemäße Betrachtung*. Schopenhauer als Erzieher, 2, 10.

5 S. 147 : «...daß er ihr ins Herz gesehen hat. »

6 S. 154 : « Not und endloses Streben, immer neue entzündet, bilden den Inhalt der Geschichte und bestimmen das Verhältnis des Menschen zur Natur. »

7 S. 148 : « Das [...] Rasen aller Völkerstämme in der Welt nach eigener Macht. »

8 S. 147 : « Ersetzung des weitaus größten Teils der Handarbeit, der schweren körperlichen Arbeit zumal. »

9 S. 147 : « [...] die blinde Hingabe ans Fortkommen, den Rückschlag auf den friedlichen Gang der Dinge, ich möchte sagen, die Dialektik solchen Fortschritts. »

assujettit l'intellect. Ce dernier ne peut la réguler, la maîtriser et l'orienter, comme l'exigerait le progrès! Bien au contraire : « *l'intellect est l'instrument de rationalisation* avec lequel les individus, les groupes d'intérêt et les peuples cherchent à accommoder devant eux-mêmes et devant les autres leurs exigences aux prescriptions morales, qui toujours valent. Il *sert d'arme* dans le conflit avec la nature et avec les hommes »¹⁰. Il trompe les hommes sur le sens de leur combat en leur fournissant des mots d'ordre, des motifs illusoires et des utopies favorables à leur combat : *telles sont le progrès technique, l'Etat, la société raisonnable etc..* Horkheimer regroupe *ces fausses promesses* sous le nom d'*Idoles* qu'il se propose de désacraliser grâce à la doctrine du maître.

II – Schopenhauer n'a rien promis ni au ciel ni sur la terre

Tel est le grand mérite, négatif, de la doctrine de Schopenhauer selon Horkheimer. Cela peut expliquer son insuccès auprès de ses contemporains.

– Pour l'absence de promesses relativement au ciel, Horkheimer rappelle que Schopenhauer, héritier de l'*Aufklärung*, était résolument athée, et refusait la superstition, l'intolérance et le dogmatisme rationaliste. Sa doctrine ruine tous les espoirs mis dans l'au-delà, quels qu'il soient : même le bouddhisme ne promet pas un bonheur positif aux individus sortis du cercle des renaissances par la suppression du vouloir égoïste. Si Schopenhauer traite de « l'indestructibilité de notre être véritable après la mort », cela nous apporte « le désespoir avant l'apaisement »¹¹, car, malheureusement, c'est à cette individualité-ci, toute phénoménale et périssable que nous attachons l'idée du moi. Il est donc vain d'attendre la récompense d'une vie héroïque, toujours admirable cependant... Horkheimer après Nietzsche, Nietzsche après Schopenhauer *s'accordent pour louer la vie héroïque*, qui est mal récompensée ou non récompensée.

– L'absence de promesses sur la terre est le second mérite de Schopenhauer. Mais le « saccage » schopenhauerien des rêves religieux de l'au-delà (pour reprendre la formule célèbre de G. de Maupassant) n'a pas été aussi sévère que celui des promesses terrestres, celles de l'*Aufklärung*, qui nous font attendre le salut dans le futur sous la forme de la société enfin raisonnable et juste comme but final de l'histoire (Kant avait déjà donné le ton). Le virage de l'utopie dans l'au-delà à l'utopie terrestre, « le nouvel au-delà »¹² était le plus dangereux car il allait conduire aux *totalitarismes*. Horkheimer juge dialectiques ces nouvelles *utopies* (de la technique, de l'Etat, du progrès) qui forment le contenu des promesses

10 S. 154 : « Der Intellekt, das Instrument der Rationalisierung, mit der die Einzelnen, die Interessengruppen und die Völker ihre Forderungen vor sich und anderen den je geltenden Moralvorschriften zu akkommodieren suchen, dient als Waffe in der Auseinandersetzung mit der Natur und den Menschen. »

11 S. 147 : « [...] das Verzweiflung eher denn Beruhigung... »

12 S.152 : « [...] ein neues Jenseits. »

terrestres parce qu'elles se renversent en leur opposé : ainsi, pour le progrès, le raffinement d'une civilisation (assez avancée pour offrir luxueusement à chaque commis de magasin des bas de soie que même la grande reine Elisabeth I reçut seulement en 1560 comme précieux cadeau de nouvel an¹³) est lié, par l'entrecroisement des intérêts, à la barbarie des guerres.

Utopies certes mais *aussi illusions rationalistes* en cela que la société raisonnable et juste, le progrès vers elle dans un lointain futur qui oriente l'histoire sont pensés grâce à des concepts de « liberté », d'« égalité devant la loi », de « justice » éloignés des faits empiriques. Horkheimer opère ici un détour par l'histoire de la philosophie occidentale pour expliquer leur provenance. *Depuis Platon jusqu'à Kant, a prévalu le dualisme rationaliste* de l'essence des choses en soi [parfaite et éternelle] en opposition au monde dans lequel se meuvent les hommes [le monde empirique changeant]¹⁴. Ce dualisme se prolongea jusqu'au XVIII^e siècle sur le continent (grâce au relais de l'innéisme), tandis qu'en Angleterre, il avait cédé beaucoup plus tôt sous la pression du nominalisme et de l'empirisme mieux accordés au mouvement politico-social d'émancipation. Sur le continent, l'*Aufklärung* abandonna brusquement l'ancien au-delà strictement théologique mais maintint l'ancien dualisme transformé : désormais, « le monde meilleur, futur, formait le sens selon lequel les hommes devaient s'orienter dans le monde empirique »¹⁵, c'est-à-dire que le contenu futur de la promesse était esquissé grâce à des concepts non *strictement* théologiques, la liberté, la justice etc., qui pouvaient se passer de confirmation empirique et étaient également innés... Or, Schopenhauer, lui aussi, avait gardé le dualisme, mais il ne cédait pas pour autant au mirage des promesses rationalistes car *son monde de l'être en soi éternel, la volonté aveugle, est dépourvu de perfection et même d'intelligibilité*.

Horkheimer considère que ces utopies, ces illusions rationalistes qui forment le contenu des vaines promesses, sont des *Idoles*, des ersatz pervers de religion capables de susciter un fanatisme encore plus redoutable que l'ancien fanatisme religieux. Il poursuit le raisonnement : « chaque être fini – et l'humanité est finie – qui se *surestime comme Ultime, Supérieur, Unique*, devient idole, *acquiert l'appétit de sacrifices sanglants*, et, en outre, *la capacité démoniaque de changer d'identité, de prendre une autre signification* »¹⁶, sans aucune mesure ni limitation par quelque autre considération. L'aménagement de la terre en justice et en li-

13 Schopenhauer, Arthur: *P II*, Kap. 9, § 125 (Lö, SW, Bd. V, 292).

14 S. 150 : « [...] die Kluft zwischen dem Wesen der Dinge, dem, was an sich ist, und der Welt, in der die Menschen sich bewegen. »

15 S. 153 : « Der Dualismus war erhalten, die bessere, zukünftige Welt bildete den Sinn, an dem die Menschen sich zu orientieren hatten. »

16 S. 160 : « Jedes endliche Wesen – und die Menschheit ist endlich –, das als Letztes, Höchstes, Einziges sich aufspreizt, wird zum Götzen, der Appetit nach blutigen Opfern hat und dazu noch die dämonische Fähigkeit, die Identität zu wechseln, einen andern Sinn anzunehmen (Hervorhebung von mir, M. J. P). »

berté que Kant assignait comme but final à l'histoire s'est ainsi métamorphosé : pour la justice, en violence des régimes communistes adorant l'Etat administré par une bureaucratie totalitaire et inégalitaire ; pour la liberté, en violence révolutionnaire des chefs idolâtrant la nation... Dans ces deux épouvantables renversements dialectiques des promesses de l'au-delà terrestre, on aura reconnu les deux totalitarismes du siècle, le communisme et le fascisme vécus par Horkheimer.

Schopenhauer, ayant vu clair au cœur de l'histoire, a jugé *vaines et dangereuses* les promesses de l'au-delà terrestre, particulièrement celle de la nation idolâtrée, tant détestée par Horkheimer (sa conférence contient 23 occurrences du mot « nationalisme » !). Pour mettre en évidence ce juste pressentiment, Horkheimer s'appuie sur *Les Aphorismes sur la sagesse dans la vie* où Schopenhauer méprisait « l'orgueil national » qu'il avait pu observer principalement en Angleterre et plus tard en Allemagne. Il soulignait l'*inquiétant* phénomène de masse : celui « [...] qui n'a rien au monde dont il puisse s'enorgueillir, se rejette sur cette dernière ressource d'être fier de la nation à laquelle il se trouve justement appartenir : il se rattrape là-dessus et alors, avec gratitude, il est prêt à défendre (*du poing et du pied*) tous les défauts et sottises qui sont propres à cette nation¹⁷ ». Le caractère « national » est celui qui appartient à une foule. Cette peur de la violence nationaliste des masses expliquerait, selon Horkheimer, l'attitude conservatrice de Schopenhauer : « il aimait mieux être conservateur avec le tyran que se mettre en route avec les démagogues et les masses fanatisées vers la dictature de la communauté populaire »¹⁸. Il a pris position contre le nationalisme et contre le siècle qui ouvrait la porte au nationalisme, ce qui témoigne de la lucidité de son pessimisme.

III – La philosophie de Schopenhauer n'a pas tout justifié ni justifié le tout

– Ne rien promettre ne signifie pas tout justifier.

Horkheimer souligne le fait que Schopenhauer « n'a pas rationalisé philosophiquement l'expérience de l'épouvante et de l'injustice même dans les pays qui sont gouvernés de la façon la plus humaine »¹⁹. Le mal est injustifiable car on ne peut inclure l'histoire sanglante à l'intérieur de ce qui doit être. De plus, aucune compensation [*Ausgleich*] du mal n'est possible et donc aucune justification qui serait une consolation illusoire.

17 Cf. Schopenhauer, *Aphorismen zur Lebensweisheit*, in *PI* (Lö, Kap. 4, 429–430), « Von dem, was einer vorstellt » : « Aber jeder erbärmliche Tropf, der nichts in der Welt hat, darauf er stolz sein könnte, ergreift das letzte Mittel, auf die Nation, der er gerade angehört, stolz zu sein: hieran erholt er sich und ist nun dankbarlich bereit, alle Fehler und Torheiten, die ihr eigen sind mit Händen und Füßen zu verteidigen. » passim.

18 S. 148 : « Lieber wollte er [...] mit Tyrannen konservieren, als mit Demagogen und fanatisierten Massen zur Diktatur der Volksgemeinschaft aufbrechen. »

19 S. 148 : « Schopenhauer hat die Erfahrung des Entsetzens, des Unrechts, selbst in den Ländern, die am menschlichsten verwaltet sind, nicht philosophisch rationalisiert. »

On pourrait pourtant se demander si le refus de toute promesse ne signifie pas, *dans une certaine mesure*, l'acceptation de ce qui est et sa justification... Si Schopenhauer n'a rien promis et a refusé la levée en masse pour la révolution, on peut dire qu'il s'est rangé du côté des conservateurs, en 1848. Horkheimer reconnaît que son attitude concrète a pu être dictée par le fait que son indépendance économique semblait menacée par la révolte. Du reste, dans ses *Notes Critiques*, Horkheimer le qualifie de bourgeois égoïste ! Toutefois, ici, lui qui a enduré le nazisme, rappelle que Schopenhauer, par contraste, vivait une période où l'absolutisme restait supportable et il affirme formellement que Schopenhauer n'a pas justifié l'état de choses existant : « Si déjà les annonciateurs de l'histoire du salut sécularisé ne peuvent pas se réclamer de lui, alors les *défenseurs de ce qui est le peuvent encore bien moins* »²⁰. Schopenhauer n'a pas hésité à dire franchement que les pauvres sont tels à cause de la ruse et les esclaves tels du fait de la violence. Schopenhauer a nommé par son nom l'attitude honteuse et il a ouvert la porte à la compassion. Bien qu'il n'ait pas participé au mouvement révolutionnaire, et qu'il n'ait pas assigné de but pratique à la philosophie, Horkheimer continuera de lui rendre hommage. En 1968, il écrira dans l'introduction à la réédition de *Autorité et famille* de 1936 : « Le pessimisme métaphysique, facteur implicite d'une pensée authentiquement matérialiste, m'a toujours été familier. Je suis redevable à Schopenhauer de mon premier contact avec la philosophie ; en dépit de mon opposition politique avec lui, ni mes rapports avec la philosophie de Hegel et de Marx, ni ma volonté de comprendre et de transformer la réalité sociale n'ont pu effacer l'empreinte de sa pensée ». Un conservateur ne justifie donc pas nécessairement la réalité sociale. Horkheimer souligne le fait que Schopenhauer refuse de « voir le sens de la théorie dans la représentation rusée de ce qui est déjà là »²¹, à la différence de Heidegger qui, lui, « a accordé la bénédiction philosophique à la réalité oppressive »²².

Aussi espère-t-il que la pensée de Schopenhauer sera pleinement appréciée par la jeunesse, actuellement privée de toute morale dès lors que tombe le crépuscule des idoles, la dissolution des fausses promesses... Cette jeunesse vit dans une société de consommation où « même la pensée qui vise l'Autre est assimilée, reprise de l'intérieur, désintoxiquée »²³. La jeunesse, saisie par le désenchantement, parfois menée à la drogue par la *Sehnsucht*, voyant le mauvais exemple des adultes, pourrait être conduite à « la participation au forfait »²⁴. La doctrine de Schopenhauer

20 S. 155 : « Wenn schon nicht die Verkünder der säkularen Heilsgeschichte auf ihn sich berufen können, so erst recht nicht die Verteidiger dessen, was ist. » (Hervorhebung von mir, M. J. P.)

21 S. 161 : « [...] sich doch weigert, in der schlaun Vorstellung dessen, was je schon ist, den Sinn der Theorie zu sehen. »

22 S. 159 : « [...] und damit der oppressiven Realität philosophische Weihe verleiht. »

23 S. 146 : « Selbst der Gedanke, der das Andere meint, wird angeeignet, mit hineingenommen, entgiftet. »

24 S. 161 : « [...] Beteiligung an der Untat. »

peut lui convenir car elle est *désenchantée*, mais elle n'est *pas philosophiquement résignée*, comme l'ontologie de Heidegger et celle de Hegel.

– Schopenhauer n'a pas justifié le tout.

Il y a un lien entre *la justification du monde* et de l'histoire et la *métaphysique positive*. Or, la métaphysique de Schopenhauer est négative, car le fondement – l'aveugle volonté – reste quelque chose d'inconnaissable, et n'est ni bon ni rationnel : dès lors, *il ne peut plus rien justifier*. Ce qui est réel, fixe, éternel n'est plus le bien et les degrés de la réalité ne sont pas en même temps ceux de la perfection. Tout se passe comme si le monde réel était fabriqué par un mauvais demiurge, comme chez les Gnostiques auxquels fait allusion Horkheimer. Le Bien, lui, devrait plutôt être cherché du côté de la pensée et de l'apparence que du côté de l'éternité et du réel...

La question de la justification impose à Horkheimer une difficile confrontation Hegel/Schopenhauer. Car Hegel avait réussi le tour de force philosophique d'*introduire le négatif* dans la métaphysique tout en justifiant le cours du monde et de l'histoire. Il n'a pas non plus sous-estimé *la souffrance*. Il a parlé de « l'affliction morale et de l'indignation de l'esprit du bien »²⁵ qui saisit l'historien devant le spectacle des passions, la violence où elles conduisent, et le mal qui sort même des bonnes intentions, enfin la ruine des empires les plus florissants... De plus la négativité meut la dialectique ternaire. Mais Horkheimer, à la suite de Schopenhauer qui avait qualifié l'optimisme hégélien de « scélérat », tient Hegel pour philosophiquement résigné et même *idolâtre* : chez lui, l'idole serait : « le concept vivant, le mouvement infini dans lequel l'opposition de la chose et de la pensée s'avère conditionnée »²⁶.

La justification hégélienne de la totalité consiste à la présenter comme conforme à la raison dialectique – le concept. Ainsi, selon les *Principes de la philosophie du droit*, la science de l'Etat est quelque chose de rationnel en soi. Hegel y assure que « rien n'est plus éloigné de son intention que de construire un idéal de l'Etat tel qu'il doit être. Concevoir ce qui est, est la tâche de la philosophie, car ce qui est c'est la raison ». Le monde tel qu'il doit être n'est qu'une simple opinion. *C'est par abstraction qu'on distingue « la raison comme esprit conscient de soi et la raison comme réalité donnée » (ibid.)*²⁷. Pour comprendre cette identité des deux raisons, il faut, avec Hegel, distinguer l'entendement extérieur à la chose – d'où provient le mécontentement –, et la raison dialectique, immanente au contenu. Elle seule opère la justification du monde. En elle, l'Esprit se réjouit

25 S. 157, Hegel erwähnt von Horkheimer: « [...] mit einer moralischen Betrübniß, mit einer Empörung des guten Geistes. »

26 S. 156 : « Hegel hat es als den lebendigen Begriff gesehen, die unendliche Bewegung, in welcher der Gegensatz von Sache und Gedanke sich als bedingt erweist. »

27 Um die Rechtfertigung der Welt nach Horkheimer zu erklären, schlage ich einige Sätze von Hegel vor: *Grundsätze der Rechtsphilosophie*, Vorwort.

car il prend conscience de lui-même dans sa souveraine liberté de sujet qui se maintient dans son être-autre. Ce n'est donc pas seulement une *justification* au sens de la *reconnaissance d'une nécessité logique* qui pourrait susciter un « froid désespoir »²⁸, c'est une « paix plus chaleureuse »²⁹, ainsi la justification devient-elle une réconciliation véritable [*Versöhnung*] opérée par la *compréhension* du tout au sein du savoir absolu. Or, chez Schopenhauer aussi nous trouvons un apaisement possible et même plus par la contemplation esthétique de l'objectivation totale de la volonté. Le système hégélien frôle la doctrine de Schopenhauer. Mais, malgré cette tangence, un abîme sépare les deux philosophes. Car Hegel ne veut pas voir que *la mort* dissipe la compréhension du tout qu'avait atteinte le sujet fini à la hauteur du savoir absolu, en le faisant disparaître avec cette même compréhension : « l'Esprit absolu adhère à l'esprit objectif [les institutions] et à l'esprit subjectif des peuples [conscience, conscience de soi, raison] et ils subissent le destin du périssable »³⁰ dit Horkheimer. En se rangeant du côté de Schopenhauer, Horkheimer note assez tragiquement que l'unité du système est *casante* [*brüchig*].

Il conclut que ce qui creuse l'abîme – celui de la mort – entre les deux penseurs est la confiance, la *croissance en l'Esprit s'exprimant dans le monde* qui peut être présente ou absente. Après Luther, Hegel l'a gardée, mais il a eu le tort de la rationaliser ce qui ne se peut pas. Tandis que Schopenhauer désespère de l'esprit, subit la malédiction de la finitude, et, comme les Gnostiques, cherche le salut hors du monde par l'art et la sainteté en abandonnant toute espèce d'idolâtrie...

IV – Le drame de la fin de la justification philosophique du monde et l'actualité contemporaine de Schopenhauer, selon Horkheimer

Schopenhauer *clôt l'ère de la justification philosophique du monde*, car le fondement mauvais ne peut rien justifier logiquement ni moralement. Courte victoire ! Car, désormais, la vérité éternelle elle-même n'a plus de fondement véritable de telle sorte que Schopenhauer ne peut pas rendre compte de sa propre philosophie. Son refus de toute illusion contredit le fait que sa doctrine tient la raison pour instrumentale... La vérité conduirait-elle elle-même à sa propre négation ? Horkheimer retrouve les difficultés du maître à travers Nietzsche, le disciple toujours fidèle. Écoutons un instant Nietzsche : « ...nous autres qui cherchons aujourd'hui la connaissance, nous autres sans dieu et antimétaphysiciens, nous puisons encore notre feu à l'incendie qu'une croyance millénaire a enflammé,

28 Hegel, op. cit., *ibid.*

29 Hegel, op. cit., *ibid.*

30 S. 157 : « Der absolute Geist haftet am objektiven und subjektiven Geist der Völker, und sie erleiden das Schicksal der Vergänglichkeit. »

cette croyance chrétienne que Dieu est la vérité et que la vérité est *divine*... Mais quoi [...] si Dieu même se révèle comme notre plus durable mensonge ? »³¹.

Horkheimer épouse cette problématique *latente* chez Schopenhauer, devenue *patente* chez Nietzsche avec sa conséquence ultime, la mort de Dieu, consommée par Schopenhauer athée, laquelle ruine définitivement tout fondement de métaphysique positive. Il s'écrie : « Sans le Dieu unique, que devient la vérité ? »³². La vérité, prise dans une dialectique d'*autonégation que n'a pas perçue Schopenhauer, devient une inestimable lueur éphémère* selon Horkheimer (*Notes Critiques*, 1949–1952). Selon lui, Schopenhauer n'a pas mesuré pleinement la profondeur de cette question désormais contemporaine, car il n'a pas assez étudié la relation de son œuvre avec la pensée théologique, bien qu'il ait déclaré que sa philosophie était la véritable philosophie chrétienne. Mais, en l'absence du Père, retiré ou caricaturé par un dieu mauvais, que peut le Fils ? Comment peut-il lever la malédiction du monde ?

Aussi, après Nietzsche et le « libre existentialisme », l'actualité philosophique contemporaine met-elle en scène le positivisme logique (Cercle de Vienne, Wittgenstein, puis Rorty, etc.) qui déclare les propositions métaphysiques dépourvues de sens et, à la limite, considère que : « le philosophique est dépassé »³³. L'abandon de l'idéal de vérité réduit la pensée à un simple *fonctionnement* dont la seule norme est l'efficacité. Par conséquent, la jeunesse est tentée de négliger la philosophie parce que la vérité philosophique n'existe pas... Schopenhauer, lui, a su éviter ce redoutable « court-circuit » provenant de la possible auto-destruction de la vérité sans fondement. Après Schopenhauer, Horkheimer dresse une *antinomie* par laquelle l'histoire de la philosophie est conduite devant l'abîme : « Le positivisme a le droit de s'opposer à la métaphysique, puisqu'il n'y a aucun inconditionné que la vérité pourrait authentifier ou à partir duquel elle pourrait être déduite. Mais la métaphysique théologique a le droit de s'opposer au positivisme, puisque chaque proposition du langage peut – pas autrement que comme une prétention impossible – réclamer, non seulement un effet attendu, le succès, comme le croit le positivisme, mais aussi la vérité au sens propre, peu importe que celui qui parle l'ait eue en vue ou non »³⁴. Le *sens* ne se réduit pas à l'efficacité. Seule la vérité invincible éclaire l'abandon des hommes.

31 Nietzsche, Friedrich: op. cit., *SW, Kritische Studienausgabe* 3 u. 5. *Die fröhliche Wissenschaft*, § 344, und *Zur Genealogie der Moral*, Dritte Abhandlung, § 24, 401, besonders: « [...] auch wir Erkennenden von heute, wir Gottlosen und Antimetaphysiker, auch wir nehmen *unser* Feuer noch von jenem Brande, den ein Jahrtausende alter Glaube entzündet hat, jener Christen-Glaube, der auch der Glaube Plato's war, daß Gott die Wahrheit ist, daß die Wahrheit *göttlich* ist [...]. Aber wie [...] wenn Gott selbst sich als unsre *längste Lüge* erweist ? »

32 S. 158 : « Was aber wird ohne Götter, ohne den Einen Gott aus der Wahrheit ? »

33 S. 159 : « [...] der philosophisch überholt ist. »

34 S. 159 u. 160 : « Nach ihm [Schopenhauer] ist der Positivismus gegen die Metaphysik im Recht, weil es kein Unbedingtes gibt, das die Wahrheit verbürgen könnte oder aus dem sie abzuleiten wäre. Die theologische Metaphysik aber ist gegen den Positivismus im Recht, weil jeder Satz der

V – La communauté des abandonnés

Il y a une série de négations chez Schopenhauer : un fondement qui n'explique pas vraiment le monde, mais qui donne le sens du monde et de sa misère au miroir mystérieux de la pensée ; un fondement qui n'autorise aucune promesse ni aucune justification, *aucune prescription* : « après Schopenhauer, la philosophie ne propose aucun but pratique »³⁵, moral ou politique. Cette philosophie ne devrait susciter que le désespoir.

Et pourtant, comme elle exprime le désespoir, elle peut, selon Horkheimer, le conjurer par une attitude concrète qui s'appuie sur *la communauté des abandonnés* [*die Gemeinschaft der Verlassenen*]. De même que les hommes se rassemblent face à la terreur de la domination politico-sociale qui renforce leur solidarité résistante (cf. les étudiants venus de l'Est), de même, face à l'impitoyable structure de l'éternité, celle de la volonté avide, il devient urgent et nécessaire pour les hommes et les êtres en général abandonnés métaphysiquement (et théologiquement) de vivre en commun cette situation de délaissement par leur *solidarité concrète* de partage, qui n'exclut pas un certain bonheur... L'appel ici vient non de la bénédiction mais de la « *malédiction* »³⁶. Face à la détresse, le motif négatif de l'absence de perspectives d'avenir suscite un élan pour y remédier immédiatement, quand cela est possible. Ce motif négatif suffit à desserrer le noeud de l'égoïsme, sans considération métaphysique sur la levée du principe d'individuation. L'atmosphère devient religieuse.

VI – L'interprétation de la philosophie de Schopenhauer par Horkheimer

La lecture de Schopenhauer par Horkheimer restitue l'atmosphère *chrétienne* de la philosophie de Schopenhauer : compassion, solidarité, joie partagée. Elle se diffuse sans dogmatisme (non sans un virage hérétique vers la Gnose) sur le fond de malédiction et d'abandon mortel de la Réforme, lié à la prédestination mortelle... Le judaïsme de Horkheimer influe nettement sur l'interprétation du refus schopenhauerien du sens de l'histoire en termes de lutte contre l'idolâtrie. Il n'y a pourtant pas détournement de sens. Mais il est étonnant que Horkheimer, qui souligne la justesse des prévisions de Schopenhauer sur l'extension de l'Islam, ne mentionne pas l'intérêt de Schopenhauer pour le brahmanisme et le bouddhisme, si important pour sa philosophie. Nous relevons cependant une allusion à la transmigration des âmes, mais il ne dit presque rien du renoncement envisagé dans sa perspective métaphysique.

Sprache nicht anders kann, als den unmöglichen Anspruch nicht bloß auf eine erwartete Wirkung, auf Erfolg zu erheben, wie der Positivismus meint, sondern auf Wahrheit im eigentlichen Sinn, gleichviel ob der Sprechende darauf reflektiert. »

35 S. 161 : « Nach Schopenhauer stellt Philosophie keine praktischen Ziele auf. »

36 S. 161 : « [...] mit vollem Wissen dieses Fluchs [...] »

Cela tient à ce qu'il procède à une sorte d'*évidement de la métaphysique* de Schopenhauer, refusant de traiter de la chose en soi, retenue seulement comme volonté mauvaise, pour constituer un des termes du dualisme. Par suite, il ne traite pas non plus du rapport de *l'Un et du Multiple*, et déclare « secondaire » le *principe d'individuation* si important chez Schopenhauer comme dans la pensée indienne. La question de l'indestructibilité de notre être véritable reste ainsi en suspens. *Le sujet de la connaissance* n'apparaît pas non plus ici et l'esthétique qui aurait justifié son introduction fait seulement l'objet d'une allusion. L'oblitération du sujet de la connaissance schopenhauerien rend plus aigu le problème de la vérité que Horkheimer, plus que Schopenhauer, pose en termes nietzschéens d'*interprétation*. Nietzschéenne également l'insistance sur l'*éternité impitoyable*, qu'il faut défier même si le thème de l'éternel retour est d'origine schopenhauerienne. On peut donc parler d'une actualité schopenhauerienne et nietzschéenne.

A l'occasion de l'hommage vibrant à la vision lucide de la volonté avide s'exprimant dans la lutte acharnée des êtres, Horkheimer donne autant et même plus d'importance à la lutte des *groupes* qu'à celle des individus, alors que Schopenhauer insiste plutôt sur la lutte des individus entre eux, sans pour autant nier la guerre, l'égoïsme de l'Etat etc.. Horkheimer est à la fois *philosophe et sociologue*. Après avoir enduré l'épreuve effroyable de deux totalitarismes, il garde l'oeil rivé sur les groupes et les masses, hanté par le péril nationaliste, occasion des flambées antisémites toujours possibles même dans l'horizon de l'Allemagne réunifiée. Toutefois, le sociologue en lui ne chasse jamais le philosophe.

VII – Notre actualité

De nombreux événements de l'histoire mondiale des 50 ans écoulés depuis la conférence de Horkheimer confirment et même *renforcent* la justesse des idées de Horkheimer sur Schopenhauer : massacres dus au totalitarisme et au nationalisme, et partout terreur du fanatisme religieux et/ou idolâtre. La recrudescence de la violence entre les individus et les groupes est manifeste : elle opère avec une faible rationalisation (sport), elle en est même parfois dépourvue. Si l'idolâtrie du *progrès* maintient ses naïvetés avec ses exigences, elle tend à muter pour se transformer en idolâtrie de la *croissance* incontestable, encore plus cruelle, enfin, dernier avatar, elle devient l'adoration du *changement*. *La mondialisation, elle-même, est devenue une idole* à laquelle on immole toujours plus de victimes.

Mais Horkheimer a négligé une idole redoutable, celle de *l'argent, le Veau d'or, « l'amour du Mammon »* que Schopenhauer avait pourtant déjà dénoncée³⁷. Déjà,

37 Schopenhauer, S. W., Lö, 1978, P II, *Zur Ethik*, Kap. 8, § 112 B, 247 : Die « abgestorbenen Begierden [...] regenerieren sich nunmehr in der Liebe zum Mammon. »

il remarquait que *le crédit* désormais remplaçait la foi comme support politique³⁸. L'indestructibilité du Désir se laisse *représenter* par l'argent et le calcul spéculatif. Or, l'argent prend *actuellement* une valeur absolue tandis que toutes les autres valeurs, esthétiques, intellectuelles, morales, y compris les valeurs économiques, lui sont désormais soumises. Pourvu que cette idole ne dévoie pas la communauté des abandonnés de son chemin solidaire ! En tout cas, elle autorise un carnage de victimes en masse : après le *massacre des animaux, la spoliation et l'ébranlement de la nature*. En cela, la philosophie de Schopenhauer est très actuelle car il a su montrer que l'humanité, espèce prédatrice, traite le monde – selon ses propres paroles – *comme une immense fabrique*, qu'elle pille et dépouille par son avidité démesurée. Le monde est le plus mauvais possible, serait-il un peu plus mauvais qu'il ne pourrait pas subsister, a-t-il dit. Il nous avertit d'une possible catastrophe... Enfin le positivisme croît de plus en plus ; il réduit la philosophie à un département spécialisé des sciences humaines. Au sein du fonctionnement (ou du dysfonctionnement !) général, l'exigence de vérité, dont Schopenhauer était le héraut, se maintient-elle ? En particulier auprès de la jeunesse ?

Conclusion

Dans l'ensemble, malgré ces réserves, Horkheimer rend ici pleinement justice à la pensée de Schopenhauer pour sa profondeur philosophique (la question de la vérité), essentiellement pour sa démystification des mensongères promesses de progrès. La sagesse de Schopenhauer n'y est pas présentée comme une sagesse de vieillard exhalant « une odeur de croque-mort »³⁹ (selon le mot méchant de Nietzsche, rebelle mais fidèle⁴⁰ !). La philosophie de Schopenhauer ne justifie pas la réalité oppressive ; elle ne conduit pas à la plate soumission à l'ordre de choses existant, soumission qui serait la face visible d'un renoncement invisible, manifesté seulement de temps à autre par quelques attitudes ponctuelles de compassion ou de sacrifice... Il y a plus ! Horkheimer entend la doctrine de Schopenhauer comme une proposition de solidarité concrète des hommes unis en communauté contre les malheurs, par la malédiction du délaissement.

Quel plus grand hommage pouvait être rendu à la philosophie de Schopenhauer que celui de Horkheimer, un philosophe qui n'était pas schopenhauerien ?

38 Schopenhauer, op. cit., *Zur Rechtslehre und Politik*, Kap. 9, § 129, 306 : « Weiland war die Hauptstütze des Thrones der Glaube, heutzutage ist es der Kredit. »

39 Nietzsche, Friedrich: *SW, KSA 6*, op. cit. *Ecce Homo*, Warum ich so gute Bücher schreibe, *Die Geburt der Tragödie*, § 1 : « [...] die Schrift ist nur in einigen Formeln mit dem Leichen-bitterparfum (auf französisch im Text) Schopenhauer's behaftet. »

40 Cf. Marie-José Pernin-Ségissement : « Nietzsche lecteur de Schopenhauer » in : *Revue de l'Association des professeurs de philosophie de l'enseignement public*, 57^e année, n° 3, Janvier-Février 2007, 41.